

DÉFIEZ-VOUS DES PONIES



— Ohioi !
— Qu'as-tu donc, Frank ?
— J'ai sorti mon pied de l'étrier, et le cheval m'a pilé sur l'orteil.

LES BÊTES PARLENT-ELLES

A n'en pas douter chers lecteurs, aimables lectrices, et, tout d'abord, à ne considérer que notre pauvre humanité, il est incontestable que les bêtes parlent, parlent beaucoup trop même. Mais les autres aussi parlent, les rampants, les ailés, les quatre pattes, tous ces humbles ont leur langage, se communiquent très bien leurs craintes, leurs besoins, leurs désirs, leurs volontés : si l'émission vocale, articulée, est insuffisante, comme ils supplient par le geste ! Point ne leur est besoin de grammaire pour atteindre le grand but de l'éloquence humaine qui est la persuasion.

Examinez bien une fourmilière et la belle organisation sociale et économique qui préside à toutes les évolutions de ces bestioles tour à tour ménagères, guerrières, tendres et féroces.

Et les abeilles ! Leur reine commande et est obéie mieux qu'un souverain de la terre — car elle n'a pas de parlement — et de ses ordres si bien exécutés ressort une discipline féconde qui assure la pâtée grasse aux présents et aux futurs.

Et les hirondelles ! Ces météorologistes déconcertants pour la science humaine. Qui ne les a vues se rassembler aux corniches de quelque vieux clocher et fuir tout d'un coup, à tire-d'aile devant un orage que les observatoires muets ne savent pas nous annoncer.

La thèse serait belle et longue à soutenir, mais n'est pas en sa place ici ; je crois que quelques anecdotes qui feront suffisamment ressortir le langage que les bêtes ont entre elles, seront mieux goûtées.

Un de mes amis qui a fait un long séjour aux Indes m'a raconté qu'à Singapore certain couvent de bouzes avait dressé quelques éléphants à aller quêter. Aux heures des meilleures siestes, étendu sur une chaise dans sa véranda, mon ami voyait infailliblement passer un vieil éléphant, avec une clochette suspendu au cou, et portant une sibile au bout de sa trompe. Alors il jetait une obole dans la sibile en lui disant : « tiens, voilà pour tes bouzes, » puis comme l'éléphant le regardait d'un air attendri, il lui jetait un gâteau en ajoutant : « tiens voilà pour toi. » Sans lâcher sa sibile ni son contenu, l'éléphant avalait dévotement le gâteau.

Après quelques jours, l'éléphant revint doublé d'un autre, et ce jour-là il y eut double ration ; puis après ce fut toute une famille, puis une série de petits éléphanteaux. Une surala, quoi !

Mon ami dut renoncer aux moelleuses siestes sur sa véranda.

Ma pauvre Rosette, ma belle jument mirabelle était d'une bien méchante humeur tant qu'elle fut fringante et devançante à la course. Les pauvres voisins d'écurie avaient des rudes coups de dents et des ruades endiablées à est suyer d'elle. Mais la guerre de 1870 vint qui la mit bien bas. Elle attrappa un froid qui la fit tousser et trainer lamentablement.

Immobile et morne devant son auge elle ne touchait plus à foin ni à paille, mais gourmandait encore bien son avoine. Sans rancune, les voisins si maltraités jadis, lui faisaient mille joyeuses caresses lui léchaient le cou, les naseaux, mangeaient aussi inconsciemment le foin et la paille par elle délaissés, et ne lui laissaient ni paix ni trêve, tant qu'à son tour, elle n'avait pas mangé la portion d'avoine que ces pauvres bêtes avaient à son intention laissée dans leurs auges.

J'ai eu en possession, une chienne courante écossaise très peu commode, mais excellente sous bois, pour courir le lièvre et couronner le sanglier. Miss, toute belle, avec les grosses pattes, les poils rudes et longs était une chasseuse enragée et préférait à tout la chasse pour son compte : gourmandises et corrections, rien n'y faisait. Sourdement, elle échappait à ma surveillance et allait quêter dans les rues de Strasbourg un chien quelconque auquel elle reconnaissait des dispositions analogues. Après quelques brindilles de conversation, l'entente bien établie, ils partaient à renfort de pattes vers les forêts de la Wantzenau ou de la Robertson, et je ne la revoyais de trois ou quatre jours. Mains gardes, admirateurs attristés de ses méfaits, me l'ont raconté. La diablesse portait son compagnon au détour d'un fourré et partait en chasse pour lui ramener tantôt un lièvre, tantôt un pauvre lapin dont à eux deux ils faisaient franches lippées.

Dans nos villages les bouchers tuent le vendredi pour débiter le samedi et le dimanche. Les chiens le savaient bien ; ils se réunissaient des quatre coins de l'horizon et on les voyait gravement assis sur leurs pattes de derrière et guetter le moment où le boucher complaisant leur jette les bas morceaux. D'où qu'il vente, ce n'est pas leur odorat qui les guide, c'est un calendrier infailible. Ils savent compter. A telles enseignes, s'il y a fête mobile, tombant le mercredi ou le jeudi le boucher tue, les chiens ne viennent pas.

Mon oncle François, le Nemrod du pays, avait un affreux croisé, d'autant plus gourmand de viande qu'on en lui donnait plus comme pâtée que de soupe de pain noir. Il ne manquait jamais à la fête du vendredi. Déjà le jeudi soir il se léchait les ba-

lines et sa queue futillait d'aise en songeant au relief, du lendemain. Dès midi sonné, il partait, le brave Médor, puis faisait un crochet, il allait dans une ferme voisine, trouver une vieille compagne de chasse. Une épagnule perdue de rhumatismes, et là, l'excitant par ses gambades, ses joyeux aboiements, il l'entraînait vers le plan du village, devant l'étal du boucher, pour qu'elle eût sa part au festin. Lorsque la pauvre bête ne put plus se remuer, dans sa gueule gloutonnée Médor lui apportait un bon morceau de viande.

Il lui eût été si agréable de l'avaler !

(Dans un square à Montréal.)

Pierrot. — Qui diable chante dans cet arbre ?

Pierrette. — Ça, Pierrot, c'est un maudit pin son, ou quelque enjoleuse de fauvettes.

Pierrot. — Ça chez nous ! nous ne le tolérerons pas ; nous avons chassé les hirondelles, nous ne sommes pas pour supporter les pinsons et les fauvettes. Pierrette, ma mie, va vite chercher les trois ou quatre commères : moi, de mon côté, je vais ramener quatre à cinq bons pierrots. Rendez-vous ici et puis à l'avant !

Et voilà comment dans Montréal, vous n'aurez plus un pauvre petit chanteur mais des légions de moineaux.

N'en doutons plus les bêtes parlent. Elles nous parlent ainsi et de leur mieux, avec ce doux regard de haut en bas, si éloquent de naïveté et de tendresse. Elles nous disent bien des choses, et nous infligent une bien rude leçon. Car, elles, se conformant à la loi de la nature, savent reconnaître la supériorité de l'homme et dès lors s'inclinent à son joug bien volontiers. Et nous, orgueilleux humains, nous n'en sommes plus à compter nos révoltes contre Celui qui nous a créés, placés au suprême échelon de son œuvre. Nous le nions parfois ; en tout cas, nous le méconnaissons bien, quand nous le supposons capable, Lui, l'Eternellement bon, l'Eternellement juste, d'avoir fait inégale distribution de ses dons, d'avoir oublié les petits et les humbles.

RACINE L'A DIT :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

GUSTAVE D'EYZIN.

Montréal, 19 juin 1891.

UNE PENSION DE VILLÉGIATURE



Ethel. — Vous nous garanti sez le confort madame Wiggins ? Les draps sont-ils bien nets ?

Madame Wiggins. — S'ils sont nets ! Il n'y a que moi qui aie couché dedans.